

LE MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Une Enchanteresse : Madame Favart (8^e article), ARTHUR POUJIN. — II. Bulletin théâtral : première représentation de *la Boniche*, au Théâtre-Cluny, AMÉDÉE BOUTAREL. — III. Petites notes sans portée : Le sentiment religieux dans la musique de Beethoven (*suite*), RAYMOND BOUYER. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

LA MORT DE LA CIGALE

de J. MASSENET. — Suivra immédiatement : *Blancheurs d'ailes*, n° 6 des *Musiques sur l'eau*, de THÉODORE DUBOIS.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO :

FLEURETTES

de S. STOJOWSKI, op. 36, n° 3. — Suivra immédiatement : *Quatrième Prélude*, en fa majeur, de GABRIEL FAURÉ.Une Enchanteresse : MADAME FAVART (*Suite*)

Ici, on vante le sentiment comique de M^{me} Favart. Ailleurs, c'est le sérieux et la vérité de la diction qu'on louera en elle, comme dans *les Moissonneurs*, ouvrage qui par lui-même n'avait rien de plaisant, car c'est la mise à la scène, dans le sens moderne, du livre de Ruth, de l'Écriture sainte (1). Or, dans cette pièce, M^{me} Favart, qui jouait un rôle de jeune mère, la paysanne Gènevotte, avait à répondre en ces termes à une proposition blessante qu'un homme riche, qui se croit tout permis par sa richesse, lui faisait pour sa fille :

Dans un état obscur Rosine a l'âme haute,
Et je lui dis souvent comme une vérité
Qu'on supporte la pauvreté
Bien plus aisément qu'une faute.

J'aime bien mieux la voir regagner la maille
Chantant gaîment une chanson [son
Et portant lestement sur sa tête une gerbe,
Que de la voir parée à sa confusion
D'un assortiment cher et d'un habit superbe.
Son éclat troublerait notre douce union;
Un argent mal acquis est toujours un mé-

[compte.
Rosine est assez riche avec un bon renom;
J'aime mieux pour secours ses peines que
[sa honte.

Il est certain que l'actrice qui, après avoir excité le rire dans *la Servante maîtresse* ou *la Petite Iphigénie*, après avoir déployé une fantaisie charmante dans *les Trois Sul-*

tanés, savait provoquer les applaudissements par le ton et l'accent qu'elle donnait à ces vers, fournissait la preuve d'un talent d'une rare flexibilité. Et ce rôle de Gènevotte, plein de dignité, on pourrait dire d'austérité, fut l'un des meilleurs de la fin de sa carrière et lui valut un grand succès (1).

Car nous sommes arrivés aux derniers jours de la carrière si brillante et si active de M^{me} Favart. On la vit encore, après *les Moissonneurs*, reparaitre de nouveau jeune et souriante dans un charmant opéra-comique de Favart et Philidor, *l'Amant déguisé* ou *le Jardinier supposé*, que le public de la Comédie-Italienne reçut avec joie; puis il me semble bien qu'elle fit sa dernière création dans une autre pièce de son mari, *la Rosière de Salency*, qui fut représentée à la fin de 1769 (2). Ici, je suis obligé de dire que M. Émile Campardon s'est certainement trompé lorsque, dans sa notice sur M^{me} Favart, il a écrit ceci : — « Le talent de M^{me} Favart sembla diminuer dans les derniè-



A. Bord. inv.

Scène du premier acte des *Moissonneurs*.

Léon. le Grand. Sculp.

(1) « Comme cette comédie brille, disait un chroniqueur, par de grands traits de morale, et qu'elle fut jouée pendant tout le carême, on disait que le petit père Favart prêchait le carême rue Mauconseil. » *Les Moissonneurs*, dont la musique était due à Duni, furent représentés le 27 janvier 1768.

(1) « On se rappelle encore le plaisir qu'elle fit dans le rôle de Gènevotte des *Moissonneurs*. Le naturel, la gaité, la vérité lui méritèrent les applaudissements qu'elle reçut, et jamais la cabale et l'intrigue ne s'employèrent pour elle. Elle n'en eut pas besoin, et ses talents lui suffirent pour fixer l'inconstance du public. » (*État actuel de la musique du roi et des trois spectacles*, 1772.)

(2) Et qu'il ne faut pas confondre avec un opéra-comique de Grétry portant le même titre, qui fut représenté quelques années après, le 28 février 1774.

res années de sa vie. Le 14 décembre 1769, dans la *Rosière de Salency*, comédie en trois actes de son mari, elle fut froidement accueillie. On trouvait que depuis quelque temps sa voix devenait aigre et désagréable, on lui reprochait de n'avoir plus de jeunesse, de faire des grimaces et de remplacer la naïveté par la finesse, de n'être plus naturelle enfin (1). »

Tout d'abord, je ne rencontre nulle part de témoignage du froid accueil qui aurait été fait à M^{me} Favart dans la *Rosière de Salency*; mais ensuite il me faut bien constater le succès très vif qu'elle obtenait peu de semaines auparavant (le 2 septembre), en compagnie de M^{me} Trial, dans le petit ouvrage que je viens de citer, *l'Amant déguisé ou le Jardinier supposé*. Ici il ne saurait y avoir de doute : « Cette comédie, disait un écrivain, qui fut mise au théâtre en 1756, sous le titre de la *Plaisanterie de campagne*, et ne fut interrompue que par la dernière maladie de M^{lle} Silvia, reprit sa fraîcheur entre les mains de M^{mes} Favart et Trial; peut-être y découvrirait-on de nouvelles beautés, tant ces deux actrices prêtaient de charmes à ce qu'elles touchaient (2). »

Le succès de l'ouvrage et de ses deux interprètes fut tel qu'à chacune d'elles fut adressée une pièce de vers pleine de louanges. M^{me} Favart reçut ceux que voici :

Que de bon cœur tu m'as fait rire,
Favart! cet ouvrage est charmant.
Ton jeu naturel et plaisant
M'inspire ton joyeux délire;
Je te dois un remerciement.
Hélas! on rit si rarement!

.....
Oui, nos plaisirs sont ton ouvrage.
L'esprit, les talents, la gaité,
Favart, dans ton heureux ménage,
Sont un bien de communauté
Dont au public tu fais hommage.
Jouis de tes succès flatteurs,
Chaque jour tu nous es plus chère:
L'art d'amuser est l'art de plaire,
Je te réponds de tous les cœurs.

Il n'est donc pas juste, surtout il n'est pas exact de dire que M^{me} Favart vit, dans ses dernières années, s'éloigner d'elle la faveur du public. On vient de voir ce qu'il en est, et que jusqu'à son dernier jour, au contraire, cette actrice charmante ne cessa de recueillir les suffrages de ce public et de recevoir ses applaudissements.

Il est vrai que deux écrivains, ses contemporains, ont jeté leur venin sur cette aimable femme et se sont efforcés de nier le talent dont elle a donné tant de preuves. Je veux parler de Collé et de Grimm, dont l'appréciation vaut d'être rapportée, tellement elle est en manifeste contradiction avec le sentiment général, exprimé de tous côtés. Voici le jugement plein de grâce que le doux, l'aimable, le pudibond Collé, le poète exquis, le critique indulgent qui affirmait que Rameau et Philidor étaient des imbéciles, portait sur M^{me} Favart, lors de son retour à la Comédie-Italienne : — « Le vaudeville des *Savoyards* court beaucoup; il a contribué au succès prodigieux du début de la demoiselle Gentilly (Chantilly) à la Comédie-Italienne. Cette petite impure, qui n'a pour tout talent que d'être une médiocre danseuse, mais

une impudente créature, est la femme de Favart, auteur de très jolis opéras-comiques et entre autres de la *Chercheuse d'esprit*. Elle n'a pour le théâtre ni intelligence, ni habitude, en lui ôtant le chant et la danse; elle chante un vaudeville avec une indécence rebu- tante, et danse avec des mouvements lascifs et dégoûtants pour les gens qui ont le moins de délicatesse. Le parterre a crié qu'il fallait la recevoir, quoique Française; il devient imbécile (1). »

Quant à Grimm, il faut voir comment, de son côté, il jugeait M^{me} Favart dans sa *Correspondance*; mais il faut se rappeler, avant tout, que l'être atrabilaire et vaniteux qui s'appelait le baron de Grimm, avait une sorte d'horreur pour la Comédie-Italienne, et que d'ailleurs nos artistes, quels qu'ils fussent, trouvaient rarement grâce devant cet écrivain hargneux qui, pour reconnaître l'hospitalité que lui donnait la France, ne cherchait qu'à la rabaisser et la calomnier sans vergogne dans la prose pamphlétaire qu'il expédiait chaque jour à l'étranger. Voici son oraison funèbre à la mort de M^{me} Favart : — « ... C'était, dit-il, une mauvaise actrice. Elle avait la voix aigre et le jeu bas et ignoble. Elle n'était supportable que dans les rôles de charge, et ne l'était pas longtemps. Elle jouait supérieurement la Savoyarde montrant la marmotte; c'était tout son talent. C'était ce qui avait fait sa fortune sur ce

théâtre lors de son début en 1749... Je ne me souviens pas de l'avoir jamais connue jolie. Elle n'eut jamais aucun talent pour la vraie comédie; elle aurait dû quitter le théâtre depuis longtemps... Il n'y eut que son mari qui eut le bon procédé de lui réserver le principal rôle dans ses pièces, et cette piété conjugale influa sensiblement sur leur succès. »

(A suivre.)

ARTHUR POUGIN.

BULLETIN THÉÂTRAL

THÉÂTRE CLUNY. — *La Boniche*, vaudeville en trois actes de MM. Henry Moreau et Marc Sonal.

C'est la mise en scène, actuelle et palpitante, d'un déjeuner d'affaire chez un inventeur qui a besoin de cent mille francs pour installer une usine d'aérobis. Ce déjeuner est offert au baron Girandol, qui a promis sa commandite et versera la grosse somme. L'amphitryon, c'est Gaston Miramont, secondé par son épouse Suzanne. Secondé est bien le mot, car jamais aide ne fut plus nécessaire et plus précieuse. Le ménage se trouve en effet très inopinément sans bonne et M^{me} Miramont, en excellente ménagère, vaque elle-même aux occupations domestiques. Ainsi qu'il arrive toujours dans les vaudevilles, la malechance s'en mêle et le baron Girandol, arrivant une demi-heure trop tôt, surprend et prend pour la bonne l'aimable et diligente maîtresse de céans, la trouve ravissante et se permet les familiarités les moins tolérables. Le détromper, ce serait perdre les cent mille francs promis, car il est très susceptible; il faut donc que Suzanne Miramont garde le tablier, fasse le service et endure les avances de Girandol.

On est à table. Pour former partie carrée, le baron a invité par télé-

(1) A quoi un écrivain moderne répondait : — « O trop moral Collé, auteur de l'*Évêque d'Avranches* ou la *Vérité dans le vin*, du *Galant Escroc*, de la *Tête à perruque*, de *Cocatrix* et de tant d'autres pièces édifiantes, sans compter la multitude de chansons obscènes dont vous amusiez les petites maisons des princes libertins qui vous tenaient à leurs gages, sur quel sermon de Bourdaloue, sur quel traité de Nicole aviez-vous donc dormi le jour où le début de M^{me} Favart vous inspira cet élan d'indignation vertueuse?... » (PAUL SMITH : *Favart, sa vie et ses lettres*.)

(1) Les comédiens du roi de la troupe italienne.

(2) D'Origny : *Annales du Théâtre-Italien*.



Scène du second acte des *Moissonneurs*.